

La poupée du diable

I

Tout a commencé un soir d'août 1892. L'après-midi avait été chaude, presque étouffante. Dans les pâturages, le bétail s'était regroupé sous les rares nappes d'ombre qu'offraient les chênes et les peupliers.

La mare, d'habitude si riche en coassements, piailllements et bourdonnements de toutes sortes, semblait anesthésiée par l'écrasante chaleur qui s'était abattue sur la région.

Le soir n'avait pas apporté la fraîcheur tant attendue. Semblables à un vaste couvercle, d'épais nuages noirs s'étaient regroupés au-dessus du village. L'orage menaçait.



- Prends le parapluie ! cria la mère. Et mets les bottes ! L'averse va bientôt tomber. Inutile de rentrer trempée comme une soupe !

Mathilde franchit le seuil de la maison. À peine était-elle dehors qu'un immense éclair bleuté zébra le ciel. Il creva les nuages et les premières gouttes de pluie tiède s'écrasèrent sur le visage de la fillette. Mathilde déploya le large parapluie de toile grise, puis elle s'engagea en sifflotant sur le chemin menant aux prés.

Depuis que l'instituteur avait expliqué la formation des nuages, Mathilde adorait la pluie. Elle avait l'impression que chaque goutte venait d'une mer ou d'un océan perdu à l'autre bout du monde. Elle qui n'avait jamais vu une vague ni entendu le bruit du ressac sur les rochers, elle se transformait en navigatrice ou en sirène dès que la pluie ruisselait sur son visage.

Mathilde ouvrit la clôture du pré et les vaches se dirigèrent aussitôt vers elle.

- Allez Blanchette ! Allez Clochette ! C'est l'heure de rentrer à l'étable ! cria la fillette dont la voix claire résonnait jusqu'à la forêt toute proche.

Les vaches se bousculèrent en meuglant pour s'engager dans l'étroit sentier. Elles semblaient pressées de retrouver la sécurité de l'étable. Leurs sabots claquaient sur les cailloux humides ou plongeaient dans des flaques d'eau boueuse, envoyant à chaque pas d'étranges fleurs marron qui dégouлинаient sur leur pelage.

Le soleil disparut à l'horizon et le ciel devint rapidement sombre. La pluie redoubla de violence. Parfois, un éclair blanc déchirait le crépuscule, et Mathilde attendait avec un plaisir mêlé de frayeur le formidable roulement de tambour qui le suivait.

Les vaches étaient arrivées sur la route. Elles n'étaient que six, mais leurs sabots résonnaient sur les pavés mouillés comme ceux d'un régiment de cavalerie. Soudain, elles s'arrêtèrent. Toutes ensemble.

Blanchette, qui d'ordinaire menait le troupeau, voulut même rebrousser chemin. Mathilde dut utiliser sa trique pour l'en dissuader.

- Eh bien ! Que se passe-t-il ? demanda la fillette. Vous n'avez plus envie de retourner à la maison ?

Les vaches demeurèrent immobiles sous la pluie. Elles refusaient obstinément d'avancer. Mathilde cria, tira, poussa et même frappa. Sans aucun succès.

La fillette se préparait à courir jusqu'à la ferme pour demander l'aide de son père lorsqu'elle aperçut la carriole.

C'était une grosse carriole en bois, semblable à celle des marchands qui sillonnaient la région, s'arrêtant de village en village pour vendre des outils, des instruments de cuisine, des médicaments étranges ou des tissus dans lesquels les femmes se faisaient de longues robes en prévision d'hivers rigoureux. Sur la carriole, protégée par une large bâche rouge, se tenait un homme. Son visage était éclairé par une vieille lampe à pétrole. Il se tourna lentement vers Mathilde. Dans ses yeux verts valsait le reflet de la lampe.

Mathilde sursauta. Elle recula d'un pas en tenant fermement sa trique.

- N'aie pas peur dit l'homme d'une voix grave. Je ne suis qu'un marchand ! La nuit est tombée si vite que je me suis perdu.

Pourrais-tu m'indiquer la route ?

- La route ? Mais vous y êtes, sur la route ! répliqua Mathilde, sur la défensive.

- Je vais à Chargey, continua le marchand. Est-ce encore loin ?

- C'est le prochain village, juste après le nôtre, répondit Mathilde. Vous avez encore trois bonnes lieues à parcourir !

À ce moment retentit la cloche de l'église du village.

- Il est déjà six heures ! s'écria Mathilde, il faut que je rentre. Mes parents vont s'inquiéter !

- Attends, fillette ! dit le marchand. Tu m'as aidé, et je désire te remercier. Que veux-tu ?



- Ce que je veux ? répondit Mathilde. Je veux simplement rentrer chez moi ! Avec mes vaches !
- Attends ! Regarde ! dit le marchand en ouvrant une longue caisse peinte en noir.

Mathilde ne put s'empêcher de regarder à l'intérieur. Ce qu'elle y vit lui arracha un cri d'émerveillement.

La caisse était remplie de poupées. Il y en avait des grandes et des petites, des blondes et des brunes, certaines en robe et d'autres en manteau. Mathilde n'en avait jamais vu d'aussi belles.

- Ce sont mes filles ! dit le marchand. Si tu veux, je t'en donne une.
- C'est impossible ! répondit Mathilde. La moins belle d'entre elles coûte au moins un louis, et je n'ai pas d'argent !
- L'argent n'a pas d'importance, murmura le marchand. Tu es une bonne fille, tu seras donc une bonne mère pour la poupée que tu choisiras.

Mathilde voulait refuser. Pourtant, elle ne put s'empêcher de détailler les poupées afin d'en choisir une. Ses yeux se posèrent sur une poupée dont la tête en porcelaine était finement peinte. Elle portait une robe en velours rouge avec un ruban de soie verte noué à la taille. Ses longs cheveux noirs, délicatement tressés, étaient emprisonnés dans une coiffe de dentelle blanche.

- Tu as choisi celle-ci ? demanda le marchand en saisissant la poupée. Tu as raison ! C'est aussi ma préférée ! Prends-la, elle est à toi !
- Je ne peux pas l'accepter répondit Mathilde. Elle est trop belle ! Elle coûte trop cher !
- Prends-la ! dit le marchand. Et en échange, donne-moi un verre de lait.

Mathilde prit le gobelet que lui tendait le marchand. Elle vit que c'était une timbale en argent sur laquelle était ciselé un long serpent.

La fillette s'approcha de Blanchette. Elle s'accroupit et commença à la traire. Le pis de la vache était gonflé de lait, et pourtant aucune goutte n'en sortit. Mathilde se releva, s'approcha d'une autre vache et tenta de la traire. Sans succès. De même pour la troisième. De même pour la quatrième, la cinquième et la sixième. Aucune vache ne voulut verser une goutte de lait dans la timbale du marchand.

Mathilde, aussi perplexe que déçue, se releva et revint vers la carriole. Elle s'aperçut que celle-ci avait disparu !

Elle regarda à droite et à gauche, mais ne vit aucune lueur s'éloigner sur la route. Elle écouta, mais n'entendit ni les sabots du cheval, ni les grincements des roues sur les pavés.

- J'ai sûrement rencontré un fou ! pensa la fillette. En tout cas, il m'a laissé sa timbale en argent ! Elle coûte sûrement plusieurs louis !

Mathilde fourra la timbale dans la poche de sa robe et donna un léger coup de trique sur la croupe de Blanchette. Celle-ci partit immédiatement en direction de la ferme, aussitôt suivie du reste du troupeau.

II

En arrivant à la ferme, Mathilde aida sa mère à traire les vaches. Les seaux se remplirent rapidement et la forte odeur du lait frais envahit l'étable. Ensuite, Mathilde se lava dans le baquet d'eau froide, puis elle se mit à table.

Tout en avalant une tranche de pain trempée dans de la soupe de pommes de terre, elle raconta l'histoire du marchand à ses parents. Ceux-ci ne voulurent pas la croire.

- Tu as rêvé, ma fille ! expliqua le père. Avec l'orage et les éclairs, tu as cru voir une carriole là où il n'y avait qu'un tas de bois !

- Eh les poupées ? Je ne les ai pas rêvées ! protesta la fillette.

- Mais si ! continua le père. Tu rêves depuis si longtemps d'une poupée que tu as cru la voir ! Mais ce n'était qu'un reflet sur les pavés !

- Et la timbale ? La belle timbale en argent ? Elle est dans ma poche ! s'écria Mathilde, au bord de la révolte.

- Eh bien montre-la ! Comme ça, nous pourrions peut-être te croire ! répliqua sèchement la mère, qui commençait à être énervée par les sornettes de sa fille.

Mathilde plongea la main dans sa poche et en ressortit fièrement un vieux gobelet de bois vermoulu.

- C'est ça, ta timbale à plusieurs louis ! s'écria le père. À mon avis, tu as le cerveau fatigué ! C'est sûrement à cause de l'instituteur. À vouloir vous apprendre trop de choses, il va finir par vous dérégler l'esprit !

Mathilde ne comprenait plus rien. Elle avait envie d'éclater en sanglots, mais elle se retint et plongea le nez dans son écuelle de soupe.

Quand celle-ci fut terminée, Mathilde prit une chandelle, embrassa ses parents et se dirigea vers sa chambre.

- Repose-toi bien, dit sa mère. Et fais attention au feu ! N'oublie pas d'éteindre la bougie avant de dormir !

- Et surtout, ne rêve pas au marchand de poupées ! ajouta son père en riant.

La chambre de Mathilde se trouvait juste à côté de l'étable. Elle n'était séparée des animaux que par une mince cloison de planches qui laissait passer les bruits, les parfums peu délicats et la douce chaleur animale si appréciée les nuits d'hiver.

Le mobilier, réduit à l'essentiel, était composé d'une armoire et d'un lit en bois. Sur le lit, un long sac bourré de paille faisait office de matelas.

À côté de l'oreiller trônait Trois Pattes, un gros ours en laine qui avait été offert à la fillette par sa grand-mère maternelle, le jour de ses cinq ans. L'ours s'appelait Trois Pattes parce que la grand-mère, n'ayant plus assez de laine pour tricoter la quatrième patte, avait décidé que cet ours-là n'aurait que trois pattes. De toute façon, qu'il ait trois ou quatre pattes n'avait aucune importance car c'était le seul jouet de Mathilde, et elle l'adorait.

Ce soir-là, lorsque Mathilde entra dans sa chambre, une incroyable surprise l'attendait. Trois Pattes n'était plus seul. À côté de lui, en partie dissimulée dans les replis de la couverture, dormait

une poupée à tête de porcelaine. Elle était vêtue d'une robe de velours rouge, avec un ruban de soie verte noué autour de la taille.

Mathilde se frotta les yeux. Non, elle ne rêvait pas ! La poupée était bien là !

Par quel mystère était-elle venue jusque dans son lit ? Mathilde était bien incapable de répondre à cette question. Elle eut envie de prendre le précieux jouet et de le montrer à ses parents, mais elle se ravisa. Puisqu'ils n'avaient pas voulu la croire, tant pis pour eux ! Elle décida de garder le secret sur sa nouvelle amie, secret uniquement partagé par Trois Pattes qui, bien évidemment, ne risquait pas d'en parler.

Mathilde s'allongea à côté de la poupée. Elle sentit avec délice la soie glisser sur son visage et les nattes se mêler à ses cheveux. Elle caressa longuement le doux visage de porcelaine que la lumière de la bougie rendait encore plus soyeux.

Puis elle souffla la flamme de la chandelle et s'endormit, serrant contre elle le corps de cette poupée richement vêtue.

Pour la première fois depuis quatre ans, Trois Pattes n'eut droit à aucune confiance, à aucun câlin, à aucun bisou. Au milieu de la nuit, lentement poussé par une tête de porcelaine aux yeux grands ouverts, il tomba du lit et se cassa le nez sur le sol de terre battue.

III

Des jours, des semaines puis des mois passèrent. Chaque matin, Mathilde dissimulait la poupée sous son gros matelas de paille. Elle la quittait après mille caresses et avec mille regrets. Les journées devenaient longues, interminables même. Mathilde ne travaillait plus en classe et ses notes devenaient mauvaises. Elle n'allait plus jouer avec les garçons et les filles de son village. Elle ne parlait plus à ses vaches, ne chantait plus avec les oiseaux, ne rêvait plus d'océan en écoutant la pluie tomber. Son seul et unique plaisir était de s'allonger à côté de sa poupée, et de lui raconter tous les voyages qu'elles feraient ensemble lorsque la poupée serait devenue vivante. Car Mathilde en était convaincue : la poupée allait bientôt devenir vivante. Sa tête de porcelaine, autrefois froide et dure, était devenue tiède, presque souple. Parfois, ses yeux s'ouvraient ou se refermaient tout seuls. Un matin, Mathilde avait caché la poupée sous son lit. Le soir, elle la retrouva sur la couverture. Son visage était dirigé vers la porte, ses yeux verts étaient ouverts et sa bouche souriait.

Quelqu'un de sensé se serait inquiété de ces étranges phénomènes. Pas Mathilde. Elle ne se posait aucune question et n'attendait qu'une seule chose : que la vie s'empare de la poupée, qu'elle la transforme en être de chair et de sang afin qu'elles puissent enfin partir toutes les deux, loin des vaches, de la ferme, des parents et du village que la fillette ne pouvait plus supporter.

Par un froid matin de janvier, Léon, jeune garçon du village, vint frapper à la porte de la ferme.

- Bonjour madame ! Je viens prendre des nouvelles de Mathilde. Elle n'est pas venue à l'école depuis plusieurs jours, alors on se fait du souci. Elle n'est pas malade, j'espère ?

- Je ne sais pas... répondit la mère d'une voix lasse. Elle est de plus en plus fatiguée, elle ne veut rien faire. Elle reste toute la journée dans son lit. Parfois, je l'écoute derrière la porte. Elle parle toute seule ! Et elle se répond en changeant de voix ! Quand j'entre dans la chambre, elle se tait. Et tout recommence dès que je suis sortie. J'ai l'impression que ma fille devient folle !

- Est-ce que je peux la voir ? demanda Léon.

- Bien sûr ! Essaie de lui parler. Elle te dira peut-être ce qu'il lui arrive...

Lorsque Léon entra dans la chambre, il découvrit Mathilde allongée sur son lit, pâle et amaigrie. La fillette dormait, ou faisait semblant de dormir. Sous le lit gisait Trois Pattes, qu'une armée d'insectes avait transformé en boule de laine informe.

- Mathilde... C'est moi, Léon... chuchota le garçon. À l'école, on se fait du souci ! Tu nous manques !
- Tais-toi ! Va-t-en ! siffla Mathilde entre ses lèvres pincées.
- Qu'est-ce qu'il t'arrive ? poursuivit le garçon. Je ne te reconnais plus !

Il se baissa et ramassa les restes pantelants de Trois Pattes.

- Et ton pauvre ours ! Lui aussi est bien malade !
- Ce n'est pas important ! répondit Mathilde d'une voix froide. Ce n'est que de la laine.
- Oui, mais tu l'aimais tellement !
- Ce n'est que de la laine ! répéta Mathilde.

C'est alors que Léon vit deux yeux verts qui le fixaient intensément. Il souleva la couverture et découvrit la poupée.

- Drôle de poupée ! dit Léon. Elle a des yeux méchants, et elle fait une vilaine grimace !
- Ce n'est pas une poupée ! répliqua vivement Mathilde. C'est ma fille, c'est mon amie ! Va-t-en ! Nous n'avons pas besoin de toi !

Léon essaya de discuter avec Mathilde, mais elle ne voulut pas répondre. Quand il se déplaçait dans la pièce, il avait l'impression que la poupée le suivait du regard, et cela lui donnait des frissons dans le dos. Finalement, il s'en alla, et Mathilde ne lui dit même pas au revoir.

IV

Sur le chemin du retour, Léon pensait. À Mathilde, à ses joues pâles, à ses yeux fatigués, à son front presque froid. À la poupée, à sa tête en porcelaine tiède, à ses joues presque roses, à ses yeux presque vivants.

Il sentit que quelque chose de grave allait se produire. Il comprit que la poupée était en train de voler la vie de Mathilde pour se l'approprier. Il décida d'agir avant qu'il ne soit trop tard.

La nuit était tombée depuis longtemps. Une immense lune blanche régnait sur la campagne glacée. Personne n'aperçut la silhouette du garçon pénétrer furtivement à l'intérieur de l'étable. Personne ne l'entendit escalader la cloison de bois qui la séparait de la chambre de Mathilde. Personne ne le vit arracher doucement la poupée des bras de la fillette endormie.

Léon court sur le chemin. Il tient la poupée à bout de bras. Les yeux verts le regardent. Intensément, méchamment. La bouche de porcelaine est sur le point de s'ouvrir, sur le point de crier. Léon accélère. Il trébuche sur une racine, tombe. La tête de la poupée heurte une pierre, elle saigne, elle crie. Léon n'écoute pas. Il court jusqu'à la rivière, jette la poupée qui disparaît dans un tourbillon d'eau glacée.

Au même instant, Mathilde se réveille en hurlant. De son corps et de son lit dégoulinent des filets d'eau glacée. Son front est griffé d'une large entaille d'où coule un sang rouge comme le velours d'une robe de poupée.

Des jours, des semaines, des mois passèrent. Lentement, Mathilde redevint Mathilde. Elle reprit goût à la vie, aux chants des oiseaux, aux jeux des enfants, à la saveur de la pluie. Léon, lui, ne raconta jamais l'histoire.

Personne ne sait ce qu'est devenu l'étrange marchand aux yeux verts. En tout cas, si vous le rencontrez, méfiez-vous ! Les poupées qu'il donne ne sont pas des poupées normales. Ce sont les poupées du diable !

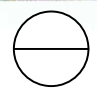


Questionnaire de lecture n°1



La poupée du diable


Chapitre 1 (pages 4, 5 et 6)



❶ Réponds brièvement aux questions suivantes.


- a) Qui est le héros (personnage principal) de cette histoire ?
- b) Quels sont les autres personnages de cette nouvelle dont on ne connaît pas le nom ?
.....
- c) À quel siècle se passe cette histoire ?
- d) Quelle est la profession des parents de Mathilde ?
.....
- e) Ce soir d'orage, quel est le premier événement étrange qui perturbe le travail de Mathilde ?
.....

❷ Numérote dans l'ordre chronologique le résumé du chapitre.


- Le marchand lui demande du lait en tendant une timbale en argent mais curieusement les vaches refusent de se laisser traire.
- Pour la récompenser, le marchand souhaite lui offrir une poupée. 
- Finalement, le marchand disparaît et Mathilde rentre chez elle avec les vaches et la timbale en argent...
- En ramenant les vaches à l'étable, Mathilde rencontre un étrange marchand qui lui demande son chemin.

❸ Souligne le GN (Groupe du Nom) et le pronom qui désignent Mathilde.

Mathilde franchit le seuil de la maison. A peine était-elle dehors qu'un immense éclair bleuté zébra le ciel. Il creva les nuages et les premières gouttes de pluie tiède s'écrasèrent sur le visage de la fillette.



❹ Quelle phrase du texte correspond à l'illustration de la page 5 ?

..... 

.....

Questionnaire de lecture n°3



La poupée du diable

Chapitres 3 & 4 (pages 8, 9 et 10)

① Coche la bonne réponse.



① Mathilde travaille mal à l'école car :

- elle ne comprend pas ce que dit le maître.
- elle est malade.
- elle pense tout le temps à sa poupée.

② Mathilde ne vient plus à l'école car :

- elle est très fatiguée
- ses parents l'ont punie
- le Directeur l'a renvoyée



② Réponds aux questions en formulant des phrases verbales.

① Relève deux indices qui montrent que la poupée devient vivante : ▶ chapitre 3

.....

② Lorsque Léon découvre la poupée, que lui trouve-t-il de curieux ? ▶ chapitre 3

.....

③ Selon l'analyse de Léon, quel danger encourt Mathilde ? ▶ chapitre 4

.....

④ Que décide Léon pour sauver Mathilde ? ▶ chapitre 4

.....

③ Coche la phrase dans laquelle le mot en gras à la même signification que dans la phrase encadrée.

*Mathilde ne travaillait plus en classe et ses **notes** devenaient mauvaises.* ▶ page 8

- Luc a fait beaucoup de fausses **notes** lors de son premier cours de piano.
- La meilleure **note** de la classe est 18/20.
- La **note** du restaurant était très élevée.



*Sur le chemin du retour, Léon pensait. A Mathilde, à ses joues pâles, à ses yeux fatigués, à son **front** presque froid.* ▶ page 9

- Pendant la seconde guerre mondiale, mon grand-père est mort au **front**.
- Le **front** de Mamie est très ridé.
- Il va falloir faire **front** à ces nouvelles difficultés.

- Le requin avait entaillé le **filet** du pêcheur.
- Maman prépare des **filets** de poisson pour le dîner.
- Un **filet** d'eau coule du robinet.

④ Dans cette nouvelle une poupée de porcelaine devient vivante.



À quelle célèbre histoire similaire de la littérature de jeunesse cela te fait-il penser ?

.....
.....